

ROMAN

Un coup de poing contre
le régime cubain

Page F 3



POÉSIE

Éclairante
Denise Desautels

Page F 4

CAHIER
F

LIVRES



TIFFET

La fin de l'innocence
Ann-Marie MacDonald

MARIE LABRECQUE

C'était un temps où la guerre revêtait le déguisement de la paix. Guerre froide, faite de tractations politiques, de compétition technologique et d'angoisse diffuse plus que de conflit ouvert sur le champ de bataille. Les familles ressemblaient alors à des refuges, les femmes faisaient briller leur intérieur et leur toilette; un univers plutôt homogène où la différence faisait tache. 1962. Une époque trouble sous ses allures persistantes de *Papa à raison*, image trompeuse que *Le Vol du corbeau* fait éclater.

Il était attendu, le retour en librairie de la Canadienne Ann-Marie MacDonald, huit ans après la publication originelle de son best-seller *Un parfum de cèdre*, traduit en 17 langues et vendu à deux millions de copies. Il ne fallait pas moins de temps pour accoucher de cette brique mariant le social et le familial, l'intime et le politique. Pour écrire ce dense roman sur l'innocence et la culpabilité, Ann-Marie MacDonald s'est plongée dans l'Histoire, revisitant la sienne au premier chef. *Le Vol du corbeau* s'est nourri, notamment, de son enfance sur des bases militaires.

L'horizon paraît prometteur quand les McCarthy s'installent à la base ontarienne de Centralia. Papa officier, maman (acadienne) parfaite ménagère, deux enfants: une petite famille nord-

américaine modèle. Une façade que le mensonge et les vilains secrets viendront fissurer sur deux fronts, celui du père et de la fille. Alors que la crise des missiles cubains aggrave la menace nucléaire qui plane sur «le monde libre», Jack se voit chargé d'une mission clandestine d'allure anodine: veiller sur un trans-fuge soviétique — l'ingénieur se révélera être un criminel de guerre. Madeleine, elle, apprend à l'école que le danger peut provenir de l'intérieur: avec quelques compagnes d'infortune, elle est régulièrement retenue par son instituteur pour des «exercices» corporels de plus en plus répugnants...

L'une des réussites du roman tient à sa description, de l'intérieur, du monde de l'enfance. Un territoire dangereux et complexe, avec sa solitude, sa cruauté, ses exclus, les secrets dont il faut préserver les adultes, singulièrement aveugles, et leur corollaire: la culpabilité. «Pourquoi les grandes personnes insistent-elles tellement sur l'innocence des enfants? C'est un attribut statique, alors que les enfants bougent, grandissent, changent. Les adultes voient en eux les dépositaires du bien précieux dont ils croient avoir un jour été eux-mêmes investis. Et les enfants le portent effectivement, parce qu'ils sont forts. Le hic, c'est qu'ils sont au courant. Et ils feront tout pour épargner la révélation aux grandes personnes.»

Lorsqu'une petite camarade de Madeleine est retrouvée violée et assassinée, il semble que le père et la fille détiennent cha-

cun une portion de la vérité, et que leurs témoignages pourraient disculper Ricky, le gentil adolescent qu'on accuse du crime. Comme dans un conte moral ou une tragédie, les rôles de cette histoire semblent avoir été distribués à l'avance: cet orphelin métis, adopté par un réfugié juif, dont la famille hétéroclite semble déjà un peu étrangère au voisinage, est tout désigné dans l'emploi du bouc émissaire. L'histoire de ces peuples opprimés se répète...

Le cœur du roman loge donc là: dans les choix que devront poser, chacun à son échelle, le militaire et la fillette de neuf ans. Un climax émotionnellement prenant, qu'a précédé une montée progressive du malaise. (La tension retombe un peu dans la conclusion du récit, lorsqu'une Madeleine de 32 ans entreprend une thérapie qui mettra au jour la terrible vérité.)

Mais d'abord, il faut traverser les 100 ou 200 premières pages: Ann-Marie MacDonald plante lentement — très lentement — le décor de l'histoire, dispose ses pions, installe chaque détail qui viendra asseoir le drame et refermer les mâchoires du piège romanesque. Celui qui se referme sur les personnages, et sur le lecteur, adroitement manipulé et pris au filet d'un indéniablen sens de la narration.

VOIR PAGE F 2 : CORBEAU

Passer le feu du conte

CAROLINE MONTPETIT

Alors que la littérature est née avec l'écriture, il y a quelques milliers d'années, la parole, elle, est infiniment plus ancienne. Et lorsque l'on renoue avec la tradition de l'histoire contée, c'est avec une tradition vieille comme le monde que l'on tente de reprendre contact, une chose qui remonte à quelque 35 milliers d'années...

Et il semble bien que les Québécois ne s'en privent pas. Car depuis quelques années, les soirées, festivals et événements tournant autour du conte, ont proliféré en nos contrées. Cet automne seulement, une route des conteurs, une sorte de parcours

qui commence à se tracer, débutait fin septembre aux îles de la Madeleine, se poursuivait début octobre à Trois-Pistoles, se déplaçait en fin de semaine en Estrie, remonte ensuite en Mauricie vers Saint-Elie-de-Caxton, avant de reprendre la route de Dolbeau, au Lac-Saint-Jean, où un nouveau festival de conteurs prendra l'affiche en novembre.

Ce week-end, les conteurs prennent d'assaut diverses scènes de l'Estrie, pour semer à tous vents leurs vraies et leurs fausses, leurs enjôleuses paroles.

Lorsqu'elle aborde la programmation de cet événement, Petronella Van Dijk, qui fait partie de l'organisation du festival Les jours sont contés en Estrie depuis sa création en

1993, est intarissable. Il faut dire que Les jours sont contés en Estrie accueillera aussi cette année la première édition du Forum international de l'art de la parole, fondé l'année dernière en Bretagne.

Ainsi, des représentants du monde du conte d'Afrique, d'Amérique Latine, du Québec et du Canada, et d'Europe, se pencheront sur leur pratique du conte, celle d'hier et celle d'aujourd'hui.

Or, en Estrie, de conteurs, il y en aura foison ce week-end. Petronella Van Dijk parle avec passion de Jihad Darwiche, ce Libanais d'origine qui a connu la guerre et qui dit la lente force des femmes pour faire face aux atrocités. Un jour, raconte Mme Van Dijk,

sous une pluie de bombes, Darwiche était allé avertir une grand-mère qui ramassait ses carottes dans un champ. Tout alerté des dangers qu'elle courait, il mit du temps à s'apercevoir que tout autour d'elle, dans cet espace restreint où elle récoltait ses carottes, les oiseaux chantaient. Ainsi va la vie. Jihad Darwiche est aussi un spécialiste des contes des 1001 nuits, dont il connaît par cœur les 3000 pages, en français et en arabe, et qu'il peut réciter «dans l'ordre et dans le désordre».

Et Petronella Van Dijk parle encore de Mike Burns, cet Irlandais d'une cinquantaine d'années, qui porte jusqu'à 400 contes dans

VOIR PAGE F 2 : CONTE

LIVRES

Cinquante ans d'écriture



ARMAND LEGAULT

Jean-Louis Gagnon, le fondateur des *Écrits*, nous a quittés récemment.

CAROLINE MONTPETIT

D'abord, ils étaient un groupe d'érudits et de littéraires qui formaient l'élite intellectuelle du Québec. Dans leurs rangs, on comptait Anne Hébert et Hector de Saint-Denis Garneau, ainsi que l'éditeur Claude Hurtubise, Paul Beaulieu, Jean Lemoyne, etc. Plusieurs d'entre eux étaient membres du groupe littéraire La Relève. Plusieurs aussi ont participé aux premiers numéros de la revue *Les Écrits du Canada français*, fondée par Jean-Louis Gagnon et devenue plus tard simplement *Les Écrits*, qui fête son 50^e anniversaire le mardi 19 octobre à la chapelle du Bon Pasteur.

Les Écrits du Canada français, c'était à la fois un groupe de réflexion et la création d'un espace de liberté où de « vrais écrivains », pour reprendre les mots de Paul Beaulieu, soit des gens qui se dédiaient entièrement à la littérature, pouvaient s'exprimer.

La revue *Les Écrits* comptait aussi sa part de réflexion politique. Elle entendait « contribuer à l'examen des questions disputées qui sont la nourriture de tout humanisme », peut-on lire dans le texte de présentation du premier numéro, qui compte aussi une nouvelle de Jean-Louis Gagnon, décé-

dé plus tôt cette année.

« Cela se passait beaucoup autour du directeur, se souvient Paul Beaulieu, qui participait à la revue dans ses débuts, revue qu'il a ensuite dirigée de 1981 à 1995. Je ne dirais pas que c'étaient des politiciens dans le mauvais sens du mot. C'était une recherche plutôt intellectuelle de ce que représente la vie politique. »

Le comité de rédaction se targuait aussi de publier ce qui se faisait de mieux dans la littérature « canadienne-française » de l'époque. À cet égard, les signatures qui ornent les premiers numéros de la revue sont éloquentes. On y trouve en effet des œuvres de Marie-Claire Blais, d'Yves Thériault, d'Hector de Saint-Denis Garneau, d'Anne Hébert, d'Hubert Aquin, de Marcel Dubé, d'André Langevin, de Roland Guère, etc.

À l'époque, se souvient encore Paul Beaulieu, l'équipe avait déjà un parti pris pour la défense du français, même si elle ne prônait pas l'action directe et que ce n'est qu'en 1995, lorsque la revue passa sous la gestion de l'Académie des lettres du Québec, qu'elle délaissa l'appellation « du Canada français » pour s'appeler simplement *Les Écrits*.

Il reste que plusieurs croient que la revue doit sa longévité à

l'extrême liberté qui règne dans ses pages, sans dogmatisme éditorial. Cette attitude lui évite notamment des luttes intestines qui ont été mortelles pour d'autres publications.

« Cinquante ans, c'est une longue vie pour une revue, même pour une revue française », constate pour sa part Naïm Kattan, l'actuel directeur des *Écrits*, écrivain d'origine irakienne qui y a d'ailleurs signé son premier texte littéraire après son arrivée au Québec en 1954. Lui aussi croit que la revue doit sa durabilité à la diversité des textes qui y sont publiés, et donc à la latitude qu'y rencontrent les écrivains.

Mais au fil des ans, *Les Écrits* a également gardé une fenêtre ouverte sur le monde. Paul Beaulieu se souvient d'y avoir publié des textes des Américaines Emily Dickinson et Catherine Mansfield.

En 1994, alors que Jean-Guy Pilon prend la direction des *Écrits* pour la garder jusqu'en 1998, la revue ouvre ses pages à divers textes de la francophonie. Des auteurs du monde entier y trouvent alors une place, qu'ils ont gardée jusqu'à aujourd'hui.

Les Écrits est la plus ancienne revue littéraire du Québec. Et si l'on se fie à la liste des écrivains qui ont signé un texte pour en célébrer l'anniversaire, on peut penser que les années ne lui ont rien enlevé de sa qualité.

Le Devoir

CORBEAU

SUIITE DE LA PAGE F 1

Soigneusement documenté, parsemé d'extraits de magazines féminins et de déclarations de politiciens, *Le Vol du corbeau* fait preuve, par moments, d'un souci quasi socio-historique. On sent parfois un peu trop la volonté de la romancière de peindre l'époque, de camper une atmosphère. Il faut dire qu'elle possède le don de rendre les décors et les personnages réels, grâce à son écriture évocatrice (encore une fois confiée aux mains expertes de Lori Saint-Martin et Paul Gagné, lauréats du Prix du Gouverneur général pour la traduction d'*Un parfum de cèdre*). A

un autre niveau, *Le Vol du corbeau* peut aussi se lire comme une sorte de fable sur la face souterraine et peu reluisante de la conquête de l'espace. Un voyage enchanté qui a débuté, nous rappelle le roman, dans une sombre caverne nazie, pavé par le sang de milliers d'esclaves. Si un conteur est une sorte de « comptable » qui rend compte du coût des événements, Ann-Marie MacDonald nous laisse en héritage une réflexion sur le prix caché à payer quand les nations s'acoquinent à des individus ou des groupes peu recommandables pour servir leurs intérêts ponctuels. Ou quand tous les moyens deviennent bons pour

sauvegarder la démocratie (« Que peut-on faire en son nom avant qu'elle ne devienne, à l'image de l'auf sucé par la couleur, une coquille vide? »).

Dès lors, il ne faut pas un grand effort d'extrapolation pour se poser la question: à l'heure de la guerre au terrorisme, sur quelle alliance douteuse sommes-nous en train de fermer les yeux, quelle injustice cautionnons-nous par notre silence?...

LE VOL DU CORBEAU

Ann-Marie MacDonald
Flammarion Québec,
Montréal, 2004, 843 pages.

CONTE

SUIITE DE LA PAGE F 1

sa tête, des histoires qui lui ont été léguées par son père et sa grand-mère, et qu'il livre toujours les yeux fermés. Et elle s'emballait encore au sujet de Jean-Claude Després, ce Français qui brode des contes autour des expériences vécues lors de la guerre de 14-18.

Les jours sont contés en Estrie se permet aussi quelques excentricités. Ainsi, après avoir tenté de produire des spectacles en onze langues différentes, au cours des années passées, l'organisation a décidé cette année de réunir des Québécois parlant swahili, polonais, frison (dialecte de Hollande), serbo-croate, kabyle et français. Les textes, qui seront d'abord dits dans la langue d'origine, seront contés à un enfant, qui comprend cette langue, et qui les retransmettra en français et en anglais.

Mais bien des conteurs au Québec sont jeunes, et ne sont pas encore connus outre-mer. On profite de l'événement pour les mettre en vitrine. L'an prochain, le forum international de l'art de la parole doit se dérouler à Kinshasa, au Congo.

En Estrie, les participants au forum discuteront des diverses influences et transformations que su-

bit l'univers du conte partout dans le monde. Au Canada anglais, on précise par exemple que le conte a refait surface il y a 27 ans, lorsqu'un certain Dan Yashinsky a mis sur pied les 1001 vendredis du conte, qu'ont suivi le festival de Toronto et l'école de conte de Toronto. Au Québec, Petronella Van Dijk estime que les soirées de conte, qui se déroulent au bar, le Sergent recruteur, ont entraîné la formation de toute une génération de jeunes conteurs, Fred Pellerin en tête. Au même moment, en Suède, le conte semble être demeuré l'apanage des 50 ans et plus, et le phénomène semble être le même en Pologne et en Suisse. Tandis que la France et les Pays-Bas suivent un peu l'exemple du Québec, avec une jeune effervescence. En Amérique Latine, en Colombie, par exemple, le conte est bien vivant, du marché à l'université. Et en Afrique, alors que la société est bouleversée par la modernisation, des résistants s'affairent à ne pas perdre cette parole qui est le cœur de la culture.

L'occasion est là, donc, ici comme ailleurs, pour en conter de bonnes et s'en faire conter, bref pour se laisser doucement toucher par la chaleur magique, le feu du conte. Pour plus d'information: <www.productionslittorale.com>.

Les donneurs d'écrits à Joliette

Ils ont un don et s'affairent pendant tout le week-end à en faire profiter le grand public. Une cinquantaine d'écrivains squattent différents commerces de la ville de Joliette, ordinairement peu associés à la littérature (SAQ, pharmacie, etc.), pour offrir leurs services d'écriture à qui le veut bien. Qu'il s'agisse d'une lettre d'amour, d'un conte pour enfant turbulent, d'une demande de subvention ou d'un simple avis de décès, ils plient leur plume aux requêtes de monsieur, madame ou mademoiselle.

Pour sa quatrième édition, l'événement Les Donneurs, toujours piloté par l'écrivain Jean-Pierre Girard, prend une ampleur nouvelle, s'étalant sur trois jours (depuis hier jusqu'à demain) plutôt qu'un. Pas moins de 25 lieux distincts s'offrent cet après-midi à la rencontre fortuite ou prévue entre un lecteur ou une lectrice — avérés ou en devenir — et un écrivain. Une Vigile, installée au café-bar L'Interlude pendant tout le week-end, permettra au public de venir entretenir avec un auteur un « rapport infiniement différent de celui qui s'installe dans un salon de livre », selon M.

Les Donneurs, toujours piloté par l'écrivain Jean-Pierre Girard, prend une ampleur nouvelle, s'étalant sur trois jours (depuis hier jusqu'à demain) plutôt qu'un. Pas moins de 25 lieux distincts s'offrent cet après-midi à la rencontre fortuite ou prévue entre un lecteur ou une lectrice — avérés ou en devenir — et un écrivain. Une Vigile, installée au café-bar L'Interlude pendant tout le week-end, permettra au public de venir entretenir avec un auteur un « rapport infiniement différent de celui qui s'installe dans un salon de livre », selon M.

Girard. On pourra notamment y croiser José Acquelin, Nicole Brosard, Louis Caron, Hélène Dorion et Louise Dupré, pour en nommer quelques-uns. De plus, dimanche, les écrivains Lise Bissonnette et Yves Beauchemin, le prêtre Robert Richard, le psychiatre et directeur de l'Institut Pinel Paul-André Lafleur et l'animatrice de télévision Michaëlle Jean livreront « leurs conceptions personnelles du don », selon les mots de M. Girard, à l'occasion d'un croissant-conférence.

Le Devoir

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Colloque du soixantième anniversaire

le samedi 23 octobre 2004,
au Centre de Montréal des Archives nationales du Québec
535, avenue Viger Est
Entrée: 1020, rue Saint-Hubert
métro Berri-UQAM ou Champ-de-Mars

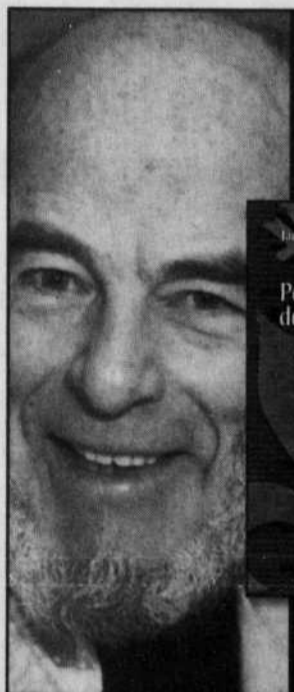
Y A-T-IL DEUX LANGUES STANDARD AU QUÉBEC ?

- 11h Accueil : Jean Royer, président de l'Académie
Jacques Allard, vice-président et responsable du colloque
- 11h05 Mot de Hubert Reeves, membre de l'Académie, président d'honneur
- 11h15 Exposé inaugural : Jean-Claude Corbeil, membre de l'Académie
- 11h45 Commentaire de Dominique Payette (à confirmer)
- 12h30 Déjeuner (buffet payant sur place)
- 14h30 Table ronde I
Marcel Dubé, écrivain et membre de l'Académie
Michelle Allen, dramaturge et scénariste
Christian Mistral, romancier
Denise Bombardier, journaliste et romancière
- 15h15 Discussion
Intervention des Loco Locass
- 14h30 Table ronde II
Dominique Garand, essayiste, professeur à l'Université du Québec à Montréal
Marie-Andrée Lamontagne, écrivain, directrice d'édition
Naïm Kattan, membre de l'Académie
Lise Gauvin, membre de l'Académie
- 16h30 Discussion
- 17h30 Mot de la fin par André Ricard, secrétaire de l'Académie

ENTRÉE LIBRE

Colloque soutenu par le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de Montréal et le Conseil des Arts du Canada.

POUR UNE POLITIQUE DE POPULATION



Décroissance et vieillissement de la population, composition ethnique et linguistique, effritement de la famille. Jacques Henripin suggère quelques solutions aux problèmes démographiques auxquels le Québec doit faire face.

LES ÉDITIONS VARIA 124 pages • 14,95 \$ WWW.VARIA.COM

JACQUES HENRIPIN

OLIVIERI
Au cœur de la littérature

Mardi 19 oct. à 19 heures

Places limitées
Billets en vente à la librairie 5 \$5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639Débat
La figure de l'écrivain québécois

Roseline Tremblay, auteure de l'essai *L'écrivain imaginaire* publié en 2004 aux éditions Hurtubise HMH animera un débat littéraire sur la figure de l'écrivain québécois telle que présentée dans son essai.

PARTICIPANTS
Yvon Rivard
Yolande Villemaire
Madeleine Monette
Robert LalondeANIMATRICE :
Roseline TremblayProfesseure de littérature québécoise et française à St. Lawrence University (New York). Elle prépare un ouvrage sur la figure de l'intellectuel français au tournant du XX^e siècle.

EN BREF

Un «super Booker»?

Sous le feu des critiques qui

Le Studio littéraire
un espace pour les motsMERCREDI
20 OCTOBRE, 19H30

J'entends la rumeur des oiseaux

La poésie de Michel X Côté mise en musique et en chansons

Avec Lou Babin,
Pierre St-Jak et
Caroline MeunierEntrée 15 \$ taxes comprises
Étudiants 10 \$ taxes comprisesUne production
des CAPTEURS DE MOTS présentée en
collaboration avec la Place des ArtsStudio-théâtre
Place des Arts
514 842.2112

trouvent que ses choix de lauréats suivent trop les modes passagères, le Booker Prize mise sur un «super Booker» pour redorer son blason. Tandis que seuls les écrivains des pays du Commonwealth sont admis au prix existant, la nouvelle distinction littéraire, d'une valeur de 60 000 euros (93 000 \$), s'ouvrira aux auteurs de fiction du monde entier. Selon un site Internet britannique, une liste de lectures secrètement élaborée à Rome, récemment, en vue de la première cuvée du «super Booker», compte les auteurs suivants: le prix Nobel de Trinidad V S Naipaul, la Canadienne Margaret Atwood, lauréate du Booker 2000, le Pulitzer John Updike, Gabriel Garcia Marquez et Philip Roth. L'événement, selon toute vraisemblance biennal, révélera sous peu le nom des membres de son jury, dirigé par le professeur John Carey, président du jury du Booker de l'an dernier. L'annonce de ce prix international survient dans la foulée des récriminations du milieu littéraire concernant la désignation des deux derniers gagnants du Booker, *The Life of Pi* du Canadien Yann Martel et *Vernon God Little* de D. B. C. Pierre. De l'avis de plusieurs, ces ouvrages rompaient avec la tradition de lecture, plus près des classiques, du prestigieux prix.

Le Devoir

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

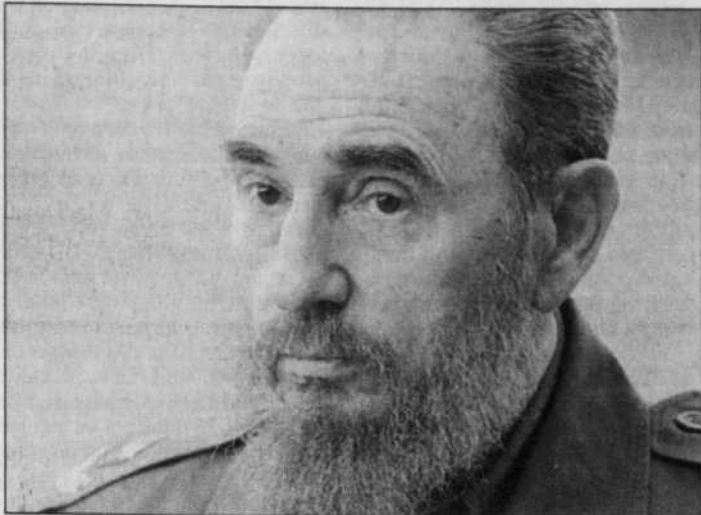
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'homme à abattre

Un roman coup de poing
contre le régime cubain

GARY HERSHORN REUTERS

Fidel Castro, l'homme à abattre.

CHRISTIAN
DESMEULES

Grand timonier d'un radeau à la dérive, Castro a transformé l'île en prison pour ses habitants. Même les requins travaillent pour lui, s'il faut en croire l'humour inébranlable du peuple cubain. Dans ce contexte sans issue, le numéro un, le commandant, le «cheval», devient l'homme à abattre.

Pour Miguel Martinez (il s'agit d'un nom d'emprunt), l'auteur de ce roman d'anticipation politique, hommage à la «force tranquille» du peuple cubain, Fidel Castro entre-tient l'illusion d'une démocratie en partageant le pouvoir avec deux fantômes: le Che et José Martí — l'icône révolutionnaire sacrifiée et le poète national. *Fidel doit mourir* prend la forme d'une longue exhortation adressée au *lider máximo*: «Ne vois-tu pas que, quarante ans plus tard, nous sommes revenus à la case départ? La prostitution, les dollars, les riches touristes, ils ont tous réapparû, et avec eux, la misère et la pénurie.»

Jeune homme plutôt désœuvré, Emilio Torres Salazar habite la ville de Holguín. Son père est mort durant la guerre d'Angola alors qu'il était encore enfant, sa jeune sœur Eliset («une beauté du diable») vient d'être arrêtée et mise en prison pour prostitution, son meilleur ami a décidé de quitter l'île en nageant avec une chambre à air vers les côtes de la Floride. Son univers, déjà passablement fissuré, s'écroule tout d'un coup et Emilio n'entrevoit qu'une seule solution: le terrorisme.

Excédé, poussé à bout, impuissant, il assassine un policier en pleine nuit. Puis un autre, et un troisième. Pour éviter d'être inquiété par la justice et afin de couvrir ses activités «subversives», Emilio devient membre du Parti communiste cubain — où il gravit rapidement les échelons jusqu'à découvrir les liens étroits du régime avec le trafic international de la drogue et les magouilles mafieuses. Lentement, il se rapproche de sa cible: Fidel Castro, grand responsable du désastre de Cuba et du malheur de ses habitants. Agents de la CIA, forces mafieuses, opposants politiques: les jours du «dernier dictateur» sont comptés...

Fils d'un Cubain exilé au Québec, *Fidel doit mourir* est le premier roman de Miguel Martinez. «Je ne suis pas un anticastroïste primaire», précise-t-il dans sa préface. «Je soutiens que Fidel Castro a fait de grandes choses pour Cuba. Par contre, le poids des années l'accable beaucoup et force est d'admettre qu'il est devenu un dictateur totalitaire.» Une position apparemment modérée que recouvrent, en grande partie, la violence et le désespoir du roman.



Achat à domicile

Nous achetons à domicile ou en librairie des livres et disques compacts de qualité. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, de jazz et d'avant-garde.

(514) 523-5628

BOUQUINERIE
du plateau799, Mont-Royal Est
Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal

ROMAN QUÉBÉCOIS

Âme voyageuse

Véritable entomologiste des sentiments, Francine D'Amour
orchestre avec une grande maîtrise d'écriture son nouveau roman

SUZANNE GIGUÈRE

Elle a l'âme voyageuse, la Charlotte du dernier roman de Francine D'Amour. Et l'âme en peine aussi. Le roman, en forme de prière que la narratrice s'adresse à elle-même, trace le portrait émouvant d'une femme qui, à grand coup d'alcool au cœur, cherche à engourdir une trop bruyante solitude. Sa fuite en avant nous est racontée dans un texte pur, scandé, poétique.

Lauréate du prix Québec-Paris (1996) pour *Presque rien* et du prix de l'Académie des lettres du Québec (1988) pour *Les dimanches sont mortels*, l'écrivaine signe avec *Le Retour d'Afrique* une cinquième œuvre tout en finesse. À la surface du texte, on croit apercevoir les reflets de *La femme qui boit*, film bouleversant de Bernard Émond sur la dérive d'une femme alcoolique. Chacune à leur manière, les deux œuvres parlent de dépossession, de révolte et d'étouffement. Une même quête de sens les réunit.

Autodérision

Charlotte et Julien se préparent à partir en voyage en Égypte. Deux semaines avant le départ, Charlotte déchire son billet en mille morceaux durant une soirée bien arrosée. Elle n'en est pas à ses premières frasques. Quoique Charlotte et Julien soient très amoureux, ce dernier décide de partir seul. Le couple convient d'un pacte de silence pour éviter les remords et les regrets inutiles. Désemparée, désorientée, ballottée entre la honte et le désespoir, Charlotte se retire clandestinement dans une petite maison au bord d'une rivière.

Charlotte ne peut vivre sans Julien. *Meine Ruh' ist hin, Mein Herz ist schwer, Ich finde sie nimmer, Und nimmermehr* («Le repos m'a quittée tant mon cœur est lourd. Jamais, jamais plus je ne serai en paix»). Ce lied que Schubert a composé sur un poème d'amour de Goethe (*Gretchen am Spinnrade / Marguerite au rouet*) résonne dans tout le roman. À la manière du compositeur qui introduit un motif récurrent au piano — lequel représente non



SOURCE BORÉALE

Francine D'Amour

seulement le rouet de la jeune fille trahie mais ses pensées qui la ramènent de façon obsessionnelle à son amour perdu —, la romancière exprime dans une écriture minimaliste et répétitive les ressacs incessants de la douleur de son héroïne: «Tu m'as laissée dans une impasse, mon amour... Rien que ma gueule de Charlotte défigurée par ces milliers d'heures à l'interpeller en vain. Rien que mon âme désertée.»

Si le roman de Francine D'Amour pivote autour de l'attente angoissée de Charlotte, de sa dépendance à l'alcool et à l'amour, en aucun moment il ne sombre dans le pathos. L'autodérision de la narratrice fait barrage. Dans le voyage intérieur qui la mène d'un bout à l'autre d'elle-même, Charlotte ne s'épargne pas. Elle se traite de flemmarde, de dégonflée, se moque de ses sautes d'humeur.

Construit à partir d'une architecture narrative ingénieuse, *Le Retour d'Afrique* prend non seulement les allures d'un voyage intérieur mais également d'un véritable suspense. Les rapports de Charlotte avec les autres personnages du roman sont teintés de demi-vérités et de faux-fuyants. Pourquoi? Dans

les dernières pages du roman, une série de coïncidences et de révélations troublantes projettent un éclairage inattendu sur toute cette histoire pendant que le «soleil se meurt dans l'eau du fleuve».

Invitations au voyage

Lorsque Charlotte décide d'accompagner Julien en pensée, qu'elle invente dans son délire éthylique un voyage imaginaire inspiré des livres d'écrivains voyageurs lus, l'écriture se fait sensuelle et poétique. Comme dans les récits orientaux, monte du roman un air chargé de parfums épicés. Le lecteur est ébloui par le bleu ardent, métallique des ciels d'Afrique. Il se promène dans la médina (vieille ville) qui grouille de bêtes et de gens, entend

le chant du muezzin du haut du minaret d'une mosquée.

Défilent sous ses yeux Pétra, «la rose pourpre des sables», capitale du royaume des Nabatéens dans l'Arabie ancienne, dont l'architecture remarquable surgit au bout d'un étroit sentier enserré entre deux montagnes, Palmyre, une oasis du désert syrien avec ses impressionnants vestiges hellénistiques et romains, la Cappadoce, région d'Anatolie en Turquie, avec ses cheminées de fée et ses églises rupestres ornées de peintures byzantines, l'oasis du Fayoum, «le verger de l'Égypte où tournoient les norias».

Tout au long de son périple rêvé, Charlotte ne perd jamais de vue l'état du monde. Des références à l'Histoire immédiate (les bouddhas de Bamyan détruits par les talibans en Afghanistan, l'attentat et les menaces de mort proférées contre l'écrivain égyptien Naguib Mahfouz) assombrissent son «âme voyageuse». Les «invitations au voyage» se trouvent désormais compromises...

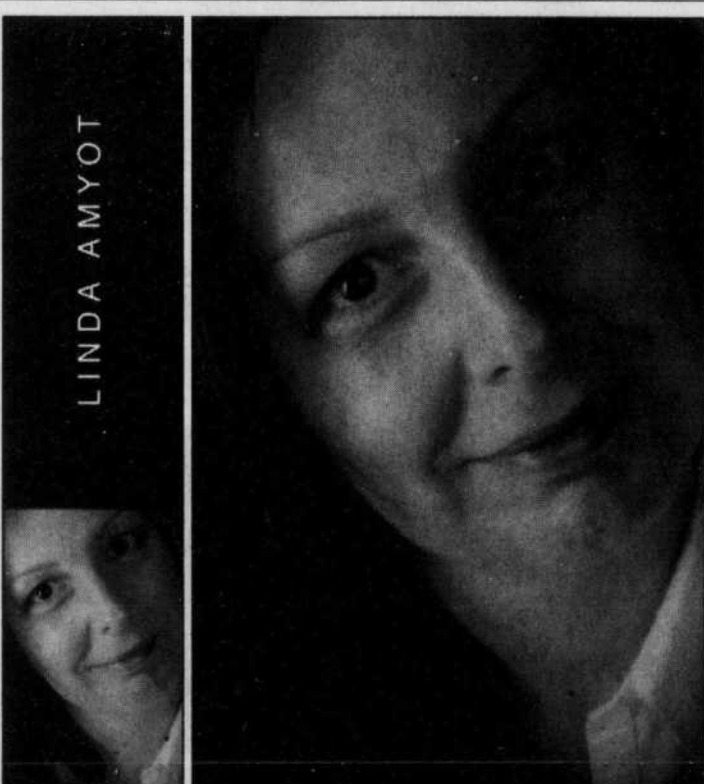
Véritable entomologiste des sentiments, Francine D'Amour orchestre sans dissonance et avec une grande maîtrise d'écriture ce roman rempli de résonances culturelles, historiques et psychologiques.

LE RETOUR D'AFRIQUE

Francine D'Amour

Boréal

Montréal, 2004, 234 pages

FIDEL DOIT MOURIR,
Miguel Martinez,
Les Intouchables,
Montréal, 2004, 310 pages

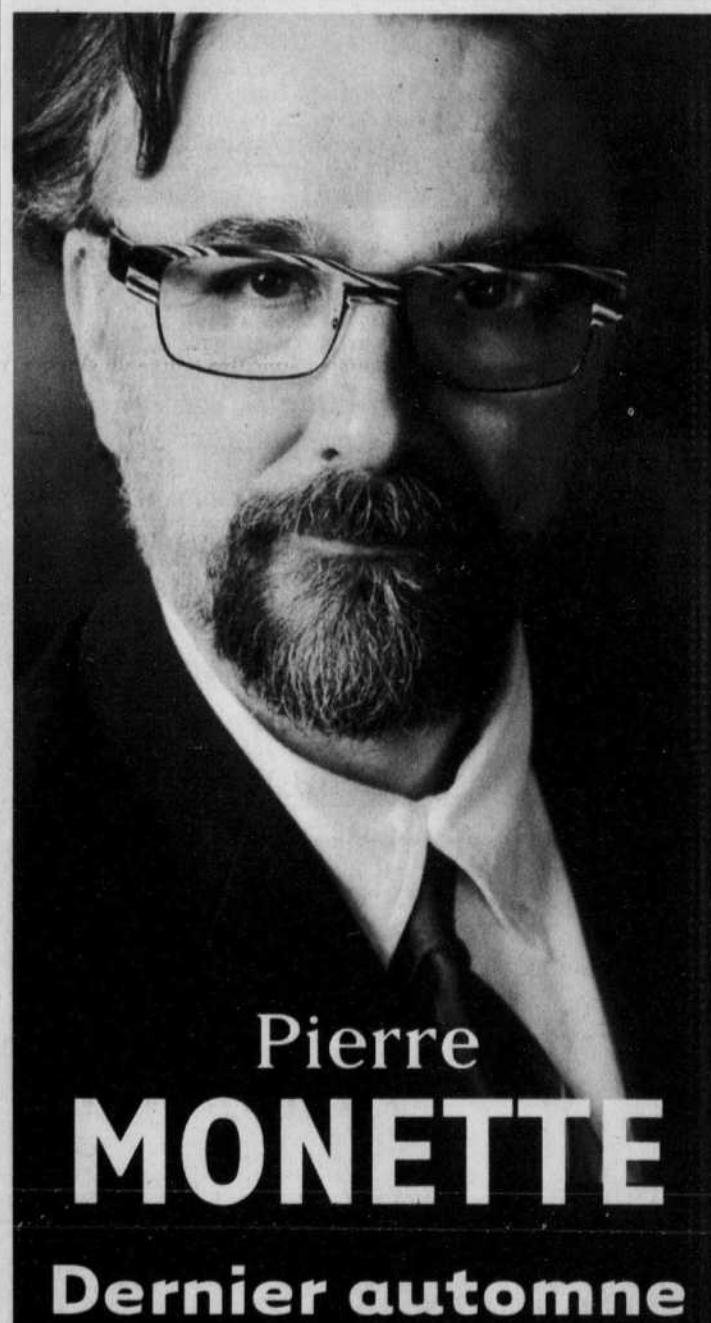
LINDA AMYOT

Ha
Long

« Pour un premier roman, on s'extasia devant le style de Linda Amyot, c'est pur, c'est simple. Absolument superbe. »

» Chantal Jols, *Le Devoir*, 17 octobre 2004(514) 524-5558 • www.lemec.com • Librairie L'Écluse

LEMEAC

Olivieri
librairie • bistroLECTURES
NOROÏT-OLIVIERIMonique Deland
*Le nord est derrière moi*Bertrand Laverdure
*Rires*Nadine Ltaif
*Le rire de l'eau*Mercedes Roffé
*Définitions mayas*Dimanche 17 octobre
15h00
RSVP 739-36395219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Pierre

MONETTE

Dernier automne

« Touchant aux larmes, et pourtant magnifique, frémissant, [...] Dernier automne est aussi une réflexion sur la mort et sur l'humilité à laquelle elle nous contraint. »

Marie-Claude Fortin
La PressePIERRE MONETTE
DERNIER AUTOMNE

Nadine Grelet

Après les vifs succès de *La fille du Cardinal* et *La belle Angélique*...

Un nouveau roman-témoignage sur les femmes qui sont aux prises avec un conjoint violent. Un message d'espoir pour toutes celles qui subissent en silence.

Le lancement du livre aura lieu le 20 octobre à 19h à la librairie L'Écluse des jours, située au 125, rue Saint-Vincent Ouest, à Montréal.

Tél.: (514) 278-4523



Roman • 288 p. • 24,95 \$

vib éditeur
www.ed.vib.com

Photo: G. Bédard

Boréal
www.editionsboreal.qc.caRécit
214 pages • 21,95 \$

LITTÉRATURE

POÉSIE

La mémoire éclairante de Denise Desautels

DAVID CANTIN

Avec Jacques Brault, Michel Beaulieu et Hélène Dorion, Denise Desautels compte parmi les voix fondatrices des Éditions du Noroît. Depuis déjà trente ans, l'écrivaine élabore une œuvre qui interroge sans cesse la fragilité, de même que les paradoxes de l'existence humaine. Sous le regard critique de Paul Chamberland dans la collection «Ovale», la rétrospective *Mémoires parallèles* laisse toutefois place à une surprenante lecture de ce trajet où les enjeux de la modernité rejoignent la part intime de l'être.

Depuis les premières tentatives formelles du milieu des années 1970 jusqu'au lyrisme inquiet de *Tombeau de Lou* (Le Noroît, 2000), le parcours de Denise Desautels se démarque à travers cette tension entre la perte et l'épreuve de survie. Avec beaucoup de subtilité, chacun de ses livres met en scène une quête qui progresse selon les expériences émotion-

nelles, la réflexion intuitive, de même que la solitude intérieure.

Comment faire la synthèse d'une œuvre aussi vaste en un peu plus de 200 pages? Il fallait, sans doute, prendre l'initiative d'inviter un poète et essayiste aussi solide que Paul Chamberland pour en arriver à un choix aussi convaincant. La collection «Ovale» du Noroît, il est vrai, nous a habitués à la grande qualité de ses «relectures».

Dans le cas de Denise Desautels, Chamberland parle avec justesse d'un «théâtre de la mémoire» qui guide la poésie dans son rapport à une forme de vérité autobiographique. Il souligne aussi le poids du deuil et de l'absence au cours d'une recherche où la théorie se mêle à la fiction du poème.

Comme l'explique l'anthologiste d'*Au seuil d'une autre terre*, «la poésie de Denise Desautels ne s'élabore en rien comme un exercice de ressouvenir accueillant avec une serene nostalgie un passé révolu. La mémoire y est une scène où figures



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Denise Desautels poursuit une œuvre exigeante qui suscite de nombreux échos à travers la poésie québécoise contemporaine.

et émotions sont intégralement présentes puisqu'elles font irruption comme une menace envahissante, incontrôlable. La mémoire est accrochée à une blessure d'enfance, confrontée à une douleur intacte».

Même s'il est souvent question de blessures ou de douleur, la force de ces trames narratives repose sur le fait de ne pas s'enfermer dans une mélancolie auto-destructrice. Par conséquent, la tension émane d'une prose limpide qui cherche à faire surgir du sens de ce désordre existentiel. On s'aperçoit aussi à quel point cette écriture poétique a pu avoir un impact sur une toute nouvelle génération, de Monique Deland à Tania Langlais, en passant par Corinne Larochelle.

Plutôt que de s'attarder au contexte historique ou à la place centrale qu'occupe l'art contemporain dans l'œuvre de Desautels, Chamberland montre, en l'espace d'une quinzaine de pages, à quel point cette poésie renvoie à «l'universelle douleur qui nous fait vivants et mortels».

Le choix de poèmes évite de rompre des unités textuelles et met plutôt l'accent sur la reprise de certaines lignes directrices d'un recueil à l'autre. La parole se

défend très bien par elle-même, sans le renvoi constant au recueil d'origine. La sélection met d'ailleurs l'accent sur «la chair verbale qui communique et cristallise par-delà le motif anecdotique».

Avec *Mémoires parallèles*, on en vient à la conclusion que Denise Desautels poursuit une œuvre exigeante qui suscite de nombreux échos, de Louise Dupré à Elise Turcotte, à travers la poésie québécoise contemporaine.

Dans les extraits de l'inédit *Ce désir toujours*, il est même possible d'entendre une voix au seuil de sa redécouverte: «Aujourd'hui je dis: j'écris, à la manière d'un aveu, me demandant si je balbutie, persévère, mords ou caresse; si j'affabule; si je tanguis; si je me console ou me perds; si disant j'écris je ne renonce pas à cette part d'abîme, de poussière, de moisissure et de vase qui continuellement nous nargue; si je ne prétends pas à trop de lumière.»

MÉMOIRES PARALLÈLES

Denise Desautels
Choix et présentation
de Paul Chamberland
Éditions du Noroît, coll. «Ovale»
Montréal, 2004, 256 pages

ROMAN ÉTRANGER

La bonne question de Volodine

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'est-ce que le *Bardo-Thödol*, le livre tibétain des morts? C'est un manuscrit ancien, émanant de la plus haute spéculation bouddhiste. Ce viatique pour les morts, qui date du VIII^e siècle, raconte, à travers des visions effrayantes, ce qu'il advient de l'âme, durant 49 jours, une fois détachée de son enveloppe corporelle; il la guide, à travers les épreuves rencontrées, vers sa libération.

Évidemment, Antoine Volodine, dans son *Bardo or not Bardo*, donne une tout autre réponse à la lecture du *Bardo-Thödol*. Sa vision du corridor qu'est le *bardo* — un mot qui signifie «passage» —, où il fait un noir d'encre et où des morts traînent les pieds dans une suie écœurante, transpire ce fort cauchemar en une farce noire, dans laquelle le rire, l'insolence et l'humour relancent la fameuse angosse d'Hamlet: «To be or not to be.» Remuement, épreuve, transformation, c'est cela dont il est question. Le bonheur même d'un romancier.

Virtuose

Volodine, qui connaît bien l'Asie, s'intéresse à cet art d'une vision cachée, fantaisiste ou naïve, qui ouvre la question des phénomènes de réversibilité. Qu'on se souvienne de ses superbes *nar-rats*, incantations de voix explosées qui, dans des lieux étranges et reculés, évoquaient leur adaptation à un réel déformé, angoissant, atroce, en pratiquant une pensée du passé ou de l'avenir, agitée de pressentiments à valeur d'oracle. Un titre? *Des Anges mineurs*, un roman exceptionnel.

Volodine est donc devenu expert en invention de personnages étranges, jetés dans des cloaques ou sous des trappes infernales. Sa faune de malfrats, d'obscurs ratés, de tueurs et d'hommes de main,

manipulés par des politiciens, y fait contraste avec des êtres purs, mais réduits, par la méchanceté obscure des premiers, à l'état de forces étioilées. D'où la théorie proposée par Volodine: nommer son écriture «post-exotique». L'homme aime les parodies, qu'il conçoit sous le mode allégorique et sous l'effet illuminé de sa verve ironique.

Bardo or not Bardo: c'est dire la couleur, le fantastique de BD et de SF, autant que du polar, mais aussi la valeur d'un imaginaire adolescent et noir, critique et onirique. On pourrait croire ces termes antinomiques. Non. La spiritualité du *Bardo-Thödol* est bien un guide de libération; il faut, pour penser la mort, une aventure du détachement, et pour faciliter le détachement, une aventure de mort.

Le plus excitant, dans ces chapitres qui rappellent des personnages de *Dondog*, son roman précédent, tient aux imbéciles qui le peuplent, aux fous, aux minables, aux sous-hommes, aux lamas de peu de foi qui lisent au mort, au lieu du texte sacré, un livre de recettes ou un ouvrage de cadavres exquis surréalistes. On reconnaît même un succédané d'*En attendant Godot*. La mémoire, chez Volodine, est une passoire dérisoire qui retient le pire et laisse filtrer... la vie.

Ailleurs, ici

Il n'est pas indifférent, pour le connaître et l'apprécier, de signaler que Volodine publie également, à L'Olivier, deux de ses traductions du russe: *Lizka et ses hommes* d'Alexandre Ikonnikov et *Slogans* de Maria Soudaïeva. Dans le premier, on lit comment Lizka, concierge résignée dans une bourgade anonyme, rencontre divers escrocs et tordus, symptomatiques de la Russie chaotique de 1989, après le démantèlement de l'URSS. Quel pays, quelle vie pour les gens ordinaires? Dans le second, la romancière décrit aussi un monde soumis à la violence. Qui sont ces voix barbares, qui rient, lancent des slogans et des appels au secours?

La littérature a toujours tenu, à travers les siècles et les pays, un rôle critique capital. Volodine, passeur d'imaginaires, pose en ce sens des questions importantes. Pratiquant l'anti-utopie, il met en relation des psychismes inventifs qui, isolés, dans ses livres comme dans la vraie vie, lancent des appels douloureux à l'humanité du monde. Son *Bardo* n'est pas si étranger à la réponse bouddhiste, qui distille, sans sourcilier, des allégories anciennes, remplies de rêves et de narrations imagées.

BARDO OR NOT BARDO

Antoine Volodine
Le Seuil
Paris, 2004, 237 pages

ÉCHOS

Le Libraire en ligne

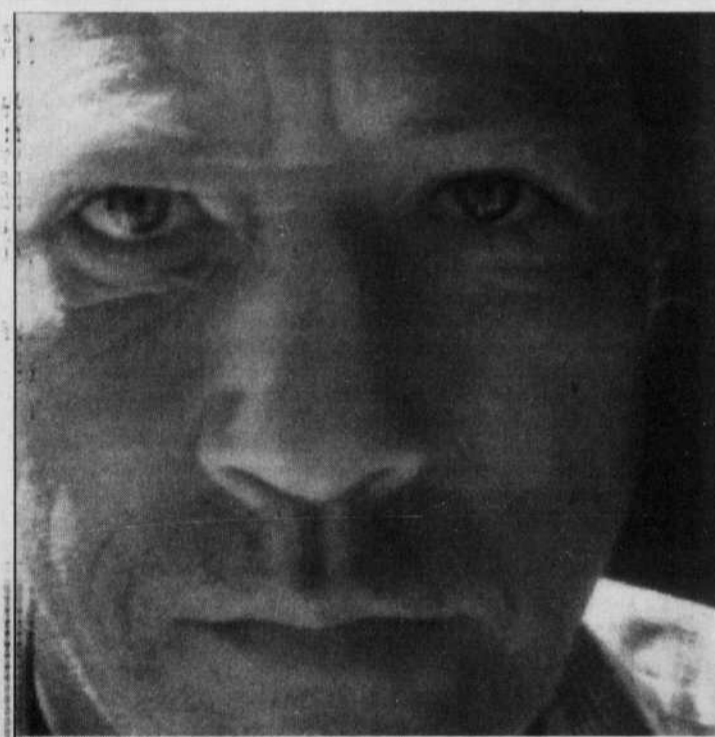
Le magazine *Le Libraire* a inauguré, le 28 septembre dernier, son site Web, lequel se veut un «véritable portail du livre». À l'adresse www.lelibraire.org, on trouvera notamment un coin des éditeurs, une revue de presse, des actualités, un calendrier, un forum, ainsi que les articles du magazine et des liens pertinents. — *Le Devoir*

Léon en animation

Léon, le personnage créé par Annie Groovie, sera au centre d'une série d'animation jeunesse de 52 capsules d'une durée d'une minute, selon une entente signée entre les Éditions de La Courte Echelle et Sardine Productions, une maison fondée en 2002. Cette série repose sur le livre *Léon et les expressions*, paru au printemps dernier. On attend un autre album de cette série, qui s'intitulera *Léon et les superstitions*, en janvier prochain. — *Le Devoir*

Nouveaux crûs chez Québec Amérique

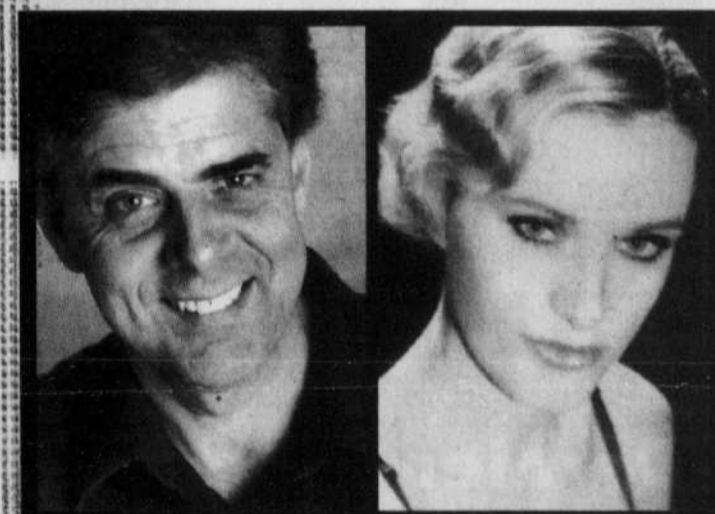
Deux comédiens portent désormais le chapeau d'auteur. François Désalliers et Robert Maltais font paraître leur roman respectif, *L'Homme-café* et *Les Larmes d'Adam*, aux Éditions Québec Amérique cette semaine. Les deux comédiens-auteurs présenteront leur œuvre en compagnie du Bellefeuille littéraire Normand de Bellefeuille à l'occasion d'un lancement commun chez Libu livres-café. L'événement prendra la forme d'une lecture-rencontre intimiste, le mercredi 20 octobre à 19h. — *Le Devoir*



Félicitations à
Yves Boisvert
lauréat du
Prix Arts Excellence
Mauricie 2004

du Conseil de la Culture
et des Communications de la Mauricie
et du Conseil des arts
et des lettres du Québec.

XYZ
éditeur



Marc Fisher
auteur de *Mort subite*

Nelly Arcan
auteure de *Folle*

ÉCRIRE

un atelier intensif de Marc Fisher
avec la participation spéciale de Nelly Arcan
et Michel Brûlé, éditeur

- structurez efficacement votre histoire
- créez un suspense irrésistible
- 15 moyens pour améliorer vos dialogues
- les 20 types d'intrigues
- les techniques utilisées dans le best-seller *Da Vinci Code*

Invitée spéciale, Nelly Arcan
parlera de sa méthode d'écriture

De plus, Michel Brûlé, éditeur des Intouchables,
vous expliquera ce que recherchent les éditeurs

DATE: Le 31 octobre, de 9 h à 17 h

LIEU: Hôtel Holiday Inn, 420 Sherbrooke, ouest

COÛT: Tarif régulier: 115 \$ (taxes incluses)

TARIF ÉTUDIANT: 95 \$ (taxes incluses)

INFORMATIONS ET INSCRIPTION:

téléphone (514) 326-8485

courriel: fisher_globe@hotmail.com

NUIT
BLANCHE

LE MAGAZINE DU LIVRE

abonnez-vous

25%
de rabais+ votre
cadeauet choisissez
votre livre
en cadeau

Numéro 96

en librairie le 15 octobre 2004

Vladimir Fédorovski

par Laurent Laplante ;

Oscar Wilde par Armelle Datin ;

Erich Maria Remarque par Roland Bourneuf ;

Stéphane-Albert Boulais par Pierrette Boivin ;

« Le livre jamais lu » par Agnès Ruiz ;

« Écrivains méconnus du XX^e siècle » :

Pierre Véry par Thierry Picquet ;

« Littérature jeunesse » par Laurent Laplante.

Site Internet www.nuitblanche.com

Tous les abonnés (version papier) y ont accès gratuitement

4 numéros pour 27,61\$ taxes incluses

Je désire m'abonner à *Nuit blanche*

Indiquez le livre choisi :

Nom :

Prénom :

Adresse :

Ville :

Code postal :

Tél. :

Courriel :

 Par carte de crédit Visa n° :

Date d'expiration :

 Ci-joint mon paiement par chèqueEnvoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355

ESSAIS

Guide du crime organisé

BRIAN MYLES

Al Capone, Maurice Boucher, Pablo Escobar, Totò Riina et autres gâchettes célèbres rivalisent de meurtres, méfaits et combines illégales dans un ouvrage encyclopédique sur le crime organisé.

Publié aux Éditions Trécarre, cet ouvrage passe en revue les plus anciennes et les plus lucratives branches du crime, des gangs des motards à la mafia sicilienne, en passant par les Triades asiatiques et les cartels colombiens.

Crime organisé. Un guide complet de l'industrie la plus rentable du monde se veut en quelque sorte un beau livre, riche en saugouolentes photographies et anecdotes sur les bandits de tout acabit. On y apprend notamment que le premier capo de tutti capi (le patron des patrons), fut Vito Cascio Ferro, né à Palerme en 1862. C'est à Don Vito que l'on attribue la mise en place des bases de la mafia américaine au début du XX^e siècle. Arrêté 69 fois, acquitté à tout coup, il fut finalement condamné à 50 ans de prison en 1927 et mourut derrière les barreaux, en 1943, lors du bombardement de Palerme par les Alliés.

L'auteur, Paul Lunde s'intéresse depuis des années aux structures des organisations criminelles. Cette fascination lui permet de dégager une réflexion sur les caractéristiques communes à chaque famille et leurs activités de prédilection (exploitation de la condition humaine, trafic de drogue et contrebande, extorsion et blanchiment d'argent). Le lecteur trouvera dans ce bestiaire illustré une mine de renseignements sur le crime et son inéluctable emprise sur le monde, à toute époque, dans toute société.

CRIME ORGANISÉ. UN GUIDE COMPLET DE L'INDUSTRIE LA PLUS RENTABLE DU MONDE
Paul Lunde, Traduit de l'anglais par Alex Nikolavitch
Éditions Trécarre, 2004, 192 pages

Le Devoir

« Les Québécois de souche, écrivait l'historienne Béatrice Richard dans son essai *Le Raid de Dieppe* paru en 2002, semblent avoir oublié leur participation militaire à ce conflit, cultivant plutôt la mémoire de leur résistance à la conscription. » Il y eut, pourtant, ajout

en Sicile, en Italie, en Europe de l'Ouest et dans l'Atlantique (au sein, entre autres, de la marine marchande). Modestement, ils restent convaincus, avec raison, qu'ils ont contribué à la victoire finale.

Le récit de Patrick Poirier, infirmier aux Royal Rifles of Canada, fait prisonnier par les Japonais à Hong Kong en 1941, est particulièrement prenant. En trois années et demie de détention, le soldat est passé de 165 à 95 livres, il a subi à froid l'opération pour les hémorroïdes et toutes les privations à l'avenant. Sa mère, nous dit-il, ne mangeait plus pour partager son sort. Le drame d'Hiroshima, pour lui et



Louis Cornellier

ses semblables, fut une bonne nouvelle, celle de leur libération. « Je ne pourrai jamais pardonner aux Japonais, conclut-il honnêtement. Je les déteste encore, je crois. »

Roland Gravel, lui, capitaine aux Fusiliers Mont-Royal, se souvient que c'est avec un cri de joie qu'il a appris qu'il participerait au raid de Dieppe, le 19 août 1942. Il n'en pouvait plus de l'inaction. Il y sera fait prisonnier par les Allemands. Son collègue Antonio Brisebois se souvient aussi: « Tout s'est passé tellement vite lors du raid de Dieppe. C'était comme lors d'un accident d'automobile, tu te demandes ce qui arrive et ce que tu fais. Les cris des blessés ont longtemps bourdonné dans mes oreilles. Je revois les aviateurs descendre du ciel en parachute. J'ai souvent fait d'affreux cauchemars. Dieppe, ça ne s'oublie pas. »

Jean-Paul Boucher, du Régiment de la Chaudière, se souvient pour sa part du soldat allemand blessé qu'il a épargné en Normandie: « Ce dernier a plongé son regard dans le mien, les yeux remplis de larmes. Sans rien dire, je l'ai hissé sur mon Bren Carrier et je l'ai amené dans un hôpital de campagne. Il m'a alors embrassé. J'ignore ce qu'il est advenu de lui. Par contre, le gars qui le menaçait m'a remercié de l'avoir empê-



SOURCE ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Débarquement de Normandie. La 9^e brigade d'infanterie canadienne débarquant d'une péniche sur la plage Nan White à Bernières-sur-Mer.

ché de commettre un geste impulsif. »

Paul Champagne, qui a aussi combattu en Normandie, justifie sa guerre en rappelant la cruauté des SS, « des tueurs fanatiques fidèles à Hitler jusqu'à la mort ». Jean-Claude Dubuc, qui a participé aux campagnes de Belgique et de Hollande, distingue deux types d'ennemis: « Les jeunesse hitlériennes fanatisées combattaient cruellement et avec habileté alors que les conscrits de la Wehrmacht luttaient pour la forme. S'ils étaient capturés, ces derniers paraissent soulagés, car ils savaient que les conditions de détention seraient souvent plus intéressantes que leur état de combattant. »

Pour plusieurs de ces vétérans, le retour à la vie civile, après la guerre, fut difficile. Enfin finie, bien sûr, l'horreur des combats, mais aussi l'action, l'exotisme et les permissions avec filles de joie et alcool à la clé. Antonio Brisebois estime même que le gouvernement fédéral a négligé les anciens combattants: « Selon moi, le gouvernement fédéral était bien organisé pour nous enrôler,

mais il l'était beaucoup moins une fois la guerre terminée. » Georges-Etienne Dagesse, membre de la marine marchande qui avait pour tâche d'approvisionner les zones où combattaient les Alliés, déplore le fait qu'« il a fallu attendre 1992 pour que le gouvernement fédéral nous reconnaisse comme des vétérans. »

Le colonel Pierre Sévigny, préférer de cet ouvrage, et le sergent Paul Champagne n'auront pas vu ce livre puisqu'ils sont décédés avant sa parution. Cela indique assez l'urgence et la nécessité du projet de Sébastien Vincent. « Ici, précise-t-il en avant-propos, le lecteur ne lira point de témoignages édifiants de valeureux soldats combattant avec fierté et patriotisme. Pas question de mise en scène hollywoodienne, mais

de la guerre, la vraie, celle qui se fait dans la boue, le bruit, l'angoisse et l'incertitude du lendemain. »

Cette mémoire vivante, la plus précieuse qui soit parce qu'elle dit à la fois le prix de la liberté et l'enfer dans lequel peut parfois nous mener la bêtise des hommes, ne devait pas rester dans l'ombre. Elle en est un peu sortie grâce à Sébastien Vincent et à ses généreux interlocuteurs.

louiscornellier@parroinfo.net

LAISSÉS DANS L'OMBRE

LES QUÉBÉCOIS ENGAGÉS
VOLONTAIRES DE 39-45
Sébastien Vincent
VLB
Montréal, 2004, 288 pages

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Fondée en 1944

L'Académie des lettres félicite les finalistes et les lauréats de ses trois prix pour 2004

PRIX ALAIN-GRANDBOIS (POÉSIE)

Finalistes :
Paul Chamberland, *Au seuil d'une autre terre*, Le Noroît.
Gilles Cyr, *Érica je brise*, L'Hexagone.

LAURÉAT :

Jean-Philippe Bergeron *Visages de l'affolement*, Lanctôt Éditeur.

Le jury était présidé par Mme Suzanne Jacob et réunissait MM. André Brochu et André Ricard.

PRIX VICTOR-BARBEAU (ESSAI)

Finalistes :
Robert Lévesque, *L'allié de personne*, Boréal.
Pierre Ouellet, *Le premier venu. Poétique du passant*, Le Noroît.

LAURÉAT :

François Paré, *La distance habitée*, Le Nordir.

Le jury était présidé par M. Claude Lévesque et réunissait Mme Lise Gauvin et M. Georges Leroux.

PRIX RINGUET (ROMAN)

Finalistes :
Martine Desjardins, *L'Élu du hasard*, Leméac.
André Ducharme, *L'homme en morceaux*, Leméac.
Nancy Huston, *Une adoration*, Leméac.

LAURÉAT :

Gilles Jobidon, *La route des petits matins*, VLB Éditeur.

Le jury était présidé par M. Réginald Martel et réunissait Mme Madeleine Ouellette-Michalska et M. Louis Caron.

Les lauréats de ces trois prix ont reçu une bourse de 1 000 \$ lors de la proclamation, le 4 octobre dernier.

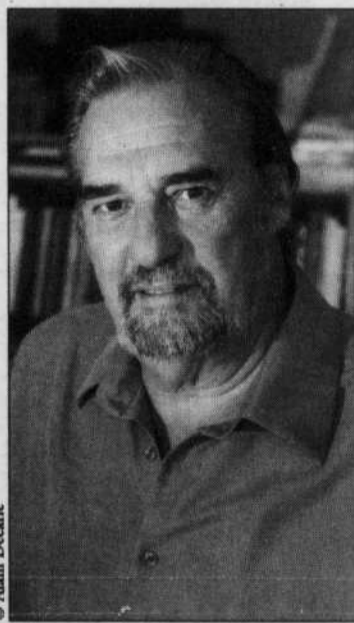
L'Académie des lettres du Québec est soutenue dans son fonctionnement par le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de Montréal et le Conseil des arts du Canada.

Liber

Jacques Sénécal

Manières de dire, manières de penser

Initiation à la réflexion critique sur les lieux communs



156 pages, 22 dollars

MELANIE VINCELETTE

Qui a tué Magellan ?
et autres nouvelles

« Les éditeurs qui ont eu le flair d'attirer ce nouvel écrivain n'ont pas tort d'affirmer que Mme Vincelette fait partie de cette relève d'auteurs qui apportent un souffle nouveau à notre paysage littéraire. Pour une fois, c'est vrai. »

— Réginald Martel, Le Devoir

LEMÉAC

(514) 524-5558 • lemecac@lemecac.com • www.lemecac.com

RENCONTRE AVEC YVES CHARLES ZARKA

PHILOSOPHE, DIRECTEUR DE RECHERCHE au CNRS, DIRECTEUR de la REVUE CITES

« FOUCAULT, UNE PENSÉE ÉVÉNEMENT : LES DERNIÈRES PUBLICATIONS »

CETTE RENCONTRE SÉRA ANIMÉE PAR ALAIN BEAULIEU

du DÉPARTEMENT de PHILOSOPHIE de l'UNIVERSITÉ Mc GILL

JEUDI LE 21 OCTOBRE à 17H30

à la Librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal

Librairie Gallimard

www.gallimardmontreal.com

ACTIVITÉ GRATUITE

POUR INFORMATIONS : 514 499 2012

Romanichels

XYZ éditeur

Adrien Thério

Mes beaux meurtres

On se demande comment il se fait que la critique n'a pas vu le côté novateur de ce nouvellier qui rend compte d'une mutation sociale telle qu'elle provoquera la naissance d'une littérature urbaine et résolument moderne.

Adrien Thério

Mes beaux meurtres

nouvelles
160 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

BLOC-NOTES

Le cinéma au cirque

Les péripéties de la crise des festivals de cinéma se savourent au jour le jour en feuilleton burlesque. Voici les journalistes de cinéma transformés pour les besoins de la cause en critiques d'un spectacle grand guignol. On s'y divertit énormément, — n'allez pas nous lâcher surtout, ô vous acteurs de la pantomime! — mais était-ce vraiment le but initial de l'exercice?

Quelque chose a dérapé sur cette piste glissante. Menaces, regroupements, déchirements, conjurations, coups de pied de l'âne, chassés-croisés, revirements de dernière minute, coureur mystère à démasquer. Avouez que ça grouille et grenouille à gogo. Pour un peu, on se croirait dans une pièce de Molière. Le génie en moins.

Jamais n'aura-t-on autant entendu parler du FFM que depuis que les institutions fédérales et provinciales ont lancé la course pour lui faire, à court ou moyen terme, mordre la poussière, sous sa forme actuelle. Taiäut! Taiäut!

Le spectacle du vieux roi Lear qu'on entend priver de sa couronne n'est guère joli à voir. Du coup, quelques joueurs ont même changé de camp. Certains qui hier encore fulminaient contre la direction du FFM et appelaient de tous leurs vœux à sa débandade, prétendent désormais remettre en selle son président, pendant qu'il refuse les mains tendues d'un air excédé et l'injure aux lèvres. Ouh l'ingrat!

Mais l'ingrat en question assure que Spectra et le regroupement ne lui ont jamais montré leur proposition déposée à Téléfilm et qu'il n'est pas assez pour signer un chèque en blanc. Serge Losique jure qu'il ne connaît pas non plus la composition du comi-



Odile Tremblay

té des gouverneurs qui chapeauterait le projet en question. Seule la lettre lui est parvenue jusqu'ici.

Alors il va son chemin, soumettra sa demande de subventions en temps et lieu. Entre-temps, ce brouillamini lui fait de la réclame.

Il y a un mois et demi, au FFM, on ne parlait que de la crise. *Idem* ces jours dans les couloirs du Festival du Nouveau cinéma. Même caquetage entre les deux, avec plusieurs épisodes supplémentaires. Ça devient ridicule.

Au delà des rires que le conflit soulève — allant du gloussement à la franche rigolade — ladite crise aura permis d'observer la dynamique du milieu du cinéma: tour à tour changeante, ingrate, frivole, opportuniste, superficielle, à courte vue, improvisatrice, apitoyée, confuse. Un milieu pas pire que les autres, au fait. Juste à peu près pareil, sur fond d'hommerie, de rivalités et d'intérêts personnels. Avec plus d'argent qu'ailleurs quand même. L'industrie des festivals est une belle machine à sous. Chacun désire l'enveloppe du FFM!

Mais rien ne roule comme prévu. Trois des concurrents pour l'appel d'offres gou-

vernemental tentent d'obtenir plus de fonds pour gonfler leur propre festival (Comédia, Fantasia et le Festival du nouveau cinéma) en lui conservant sa vocation première. Le tout, sans répondre aux exigences d'un rendez-vous généraliste et grand public. Un quatrième coureur (Spectra) rêve d'un mariage impossible avec le FFM. Chose certaine: aucun des scénarios sur la table ne répond aux besoins de la cause.

S'il y a une leçon à tirer de ce cirque, c'est qu'on ne règle pas la destinée des manifestations de Montréal en deux coups de cuillère à pot. Et vouloir balayer 28 ans d'expertise d'un festival sans sauver les meubles est suicidaire.

Le milieu du cinéma, bousculé, poussé au pied du mur à la onzième heure, n'était pas prêt à concocter en quelques semaines une alternative miracle à un vieux festival amoiché mais toujours debout. C'est vrai qu'un trop grand nombre de rendez-vous de cinéma se bousculent à Montréal. Gilbert Razon avait raison d'inviter au ralliement. Mais rares sont les directeurs de petits festivals prêts à perdre leur position pour accepter de se battre sous le drapeau d'un rendez-vous élargi. Faut les comprendre. Il existe des avantages évidents à briller durant une petite semaine dans sa case consacrée. Le milieu est avant tout formé de concurrents qui se tirent dans les pattes.

Des fonctionnaires auront à se dépatouiller avec ce merdier-là. Souhaitons-leur de tout cœur d'admettre les ratés de leur manœuvre et d'attendre des jours meilleurs pour prendre une décision éclairée.

De ce remue-ménages à haute vitesse, on a conclu que le milieu a besoin de temps pour se revi-

rer sur son trente sous urbain. Fantasia et Comédia pourraient alors s'unir selon leur désir. Daniel Langlois et son Festival du nouveau cinéma mèneraient ainsi à terme leur plan triennal. Le regroupement du milieu derrière Spectra pourrait se brancher, s'entendre avec Losique, ou regarder ailleurs.

En tous cas, Daniel Langlois en offre à tout le monde, du temps. Il veut développer son Festival du nouveau cinéma sur une période de trois ans, demande à l'État des subventions supplémentaires pour gagner du volume. En trois ans, un tas de technicalités peuvent être fixées dans sa cour: nouvelles salles, mandats accrus et changement de dates, peut-être.

En juillet, la Sodec et Téléfilm, en un éclair de lucidité, avaient émis l'hypothèse de ne pas appuyer de grand festival en 2005. C'est la grâce qu'on leur souhaite. De toute façon, le FFM va rouler l'an prochain, avec ou sans eux.

Mieux vaudrait qu'ils appuient le plan triennal du Festival du nouveau cinéma sur sa durée, sans bousculer son agenda. Les alliances suivront.

L'État gagnerait aussi à soutenir la fusion des rendez-vous Comédia (films d'humour) et Fantasia (films de genre), conçus l'un pour l'autre. Ce serait toujours ça de pris.

Mais le sauveur de la nation ne sortira pas de la boîte à surprise de cette crise en criant: Coucou! Il faudra conjuguer avec les éléments actuels entortillés dans un imbroglio pas possible, que la course au règlement rapide ne ferait qu'embourber de plus belle. Et c'est pas parce qu'on rit que c'est si drôle...

otremblay@ledevoir.com

L'éclairage de Claude Léveillée



Claude Léveillée

SOURCE NORMAND BLOUIN

SOLANGE LÉVESQUE

Ceux qui ont été marqués par les chansons et les musiques de Claude Léveillée et qui se sont attachés à l'homme au fil du temps seront intéressés par le tome I de cette biographie. Il leur faudra ignorer les gaucheries et les tics d'un style qui multiplie les métaphores, colmate un peu trop les brèches et force le dialogue, dans un souci apparent de livrer un portrait «positif» et vivant. Il s'agit, il est vrai, du premier ouvrage de Marie-Josée Michaud, elle-même grande amie et admiratrice (elle en fait l'aveu) de Claude Léveillée, à qui elle prête sa voix. Son livre rapporte une foule d'anecdotes et expose les influences déterminantes: Paul Buissonneau, Elizabeth Chouvalidzé, etc.

Plus impressionniste que linéaire, il écarte volontairement les repères temporels. On suit en détail la rencontre de ses parents, leur mariage, la naissance de Claude, l'éclosion de son talent de musicien, l'influence du catholicisme sur la formation de sa personnalité, ses premières incursions sur scène et à la télévision de Radio-Canada, dont la section jeunesse amorçait alors un cycle créateur mémorable. Si le tome premier de cette biographie peut éclairer l'œuvre de Claude Léveillée, ce n'est que bien indirectement, faute de recul. Elle s'achève sur l'incroyable arrivée à Paris par avion du petit Pascal, le fils de l'artiste. Marié peu de temps auparavant puis séparé presque tout de suite, Léveillée avait rejoint Edith Piaf qui l'avait invité à Paris. La mère de l'enfant avait donc «fait livrer» le bébé à son père, au moment où Claude décidait justement de mettre un terme à sa collaboration avec Edith Piaf, qui avait fait de lui «son petit Canadien», son compositeur en résidence.

L'intérêt subsidiaire du livre réside dans le croquis qu'il fait d'un certain milieu: à travers la famille et l'entourage de Claude Léveillée, à travers les souvenirs qu'il en a gardés, on constate l'influence majeure du clergé sur les valeurs et sur tous les aspects de la vie du petit monde de la classe moyenne de Montréal.

CLAUDE LÉVEILLÉE, TOME I

Marie-Josée Michaud
Art Global, «Biographies»
Montréal, 2004, 368 pages

Pas d'espoir sans désespoir pour R.E.M.

AROUND THE SUN
R.E.M.
Warner Bros

On ne retrouve pas R.E.M. comme sa bonne vieille paire de savates prétérée, même si cet énième album ramène au bercail le ton lancinant, les pickings de guitare hérités des Byrds, les mélodies magnifiquement simples, bref, tout ce qui faisait la force tranquille du groupe d'Athens, Georgia, au temps de ses plus belles réussites (*Out Of Time, Automatic For The People*, au début des années 90). En vérité, ce que l'on retrouve, c'est surtout une douleur. Un mal de vivre. Une terrible mélancolie. Une tristesse aussi imbuivable qu'un puits sans fond. Sentiment fort et universel auquel il fait bon s'abandonner. On a tous quelque part un puits sans fond, mais on y a plus ou moins accès: R.E.M. nous y jette.

A point nommé. On ne dira jamais assez à quel point la musique des Michael Stipe, Mike Mills et Peter Buck est bonne à boire quand le monde connaît des déboires. Personnels et planétaires. Dès *Leaving New York*, on est submergé par l'émotion que procurent, conjugués, cette voix désespérante de lucidité et ces accords passant de majeur en mineur jusqu'à s'enrouler autour de la jugulaire. Le refrain arrive, les vannes ouvrent, on éclate. C'est trop beau. C'est trop triste. Oui, ça fait du bien.

Mais si R.E.M. rouvre ainsi les plaies, grossit à la loup les brèches qui, devenues crevasses, causent les ruptures, prête flanc aux pires désillusions, ce n'est pas uniquement pour provoquer cet effet cathartique chez l'auditeur: *Around The Sun* veut donner aux gens le courage d'agir. De fait, on ressort de l'écoute non seulement purgé, mais porté par un sentiment d'espoir. Le texte d'Aftermath, en cela, est éloquent: «Now you've worked it out / And you see it all [...] And you want to shout / How you see it all». Pas étonnant que Stipe et R.E.M. aient chanté aux côtés des Bruce Springsteen et autres Dixie Chicks lors de la tournée pro-Kerry Vote For Change: la souffrance ne doit jamais être vaine.

Sylvain Cormier

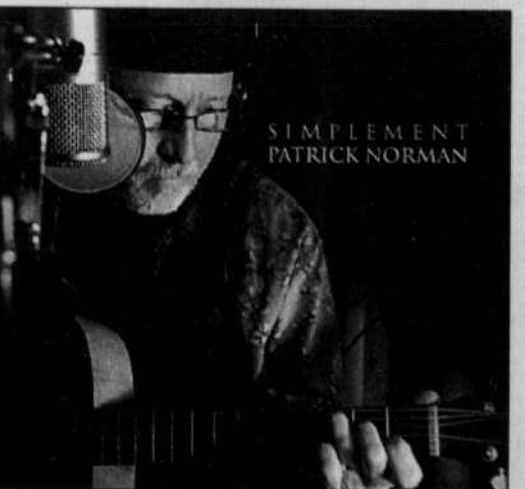
FRANCOPHONE

SIMPLEMENT

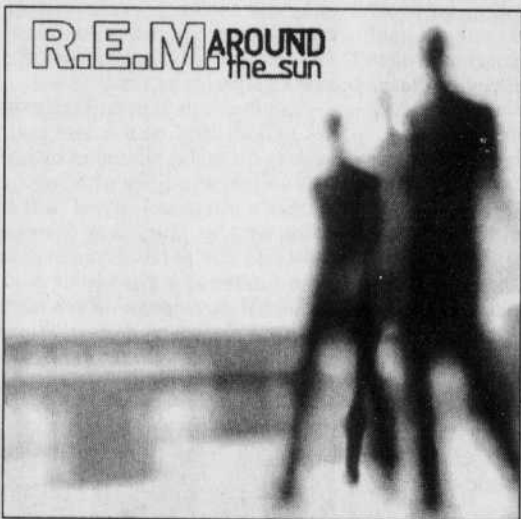
Patrick Norman
Norman (Dep)

D'ordinaire, je refuse tout net les réenregistrements: l'histoire est l'histoire, et je soutiens qu'une chanson doit exister dans sa forme d'origine, même si la tentation de corriger les erreurs de goût est forte. Mais souffrons une exception. Patrick Norman, il faut bien le dire, a deux carrières: celle du chanteur de charme pour matantes, et celle du tripeux de guitare qui gratouille pour les fadas de mon espèce. Une carrière pour gagner sa vie, une autre pour se faire plaisir (avec les Fabuleux Élégants, entre autres joies). Et jusqu'au milieu des années 80, pour qui n'allait pas voir le bon Pat jouer du Johnny Rivers dans les clubs, on ne connaissait de lui que ces chansons que l'on croyait seulement destinées aux matantes, tellement les arrangements pompiers noyaient les mélodies.

D'ou ce disque de reprises des plus belles chansons du Patrick Norman première époque (1969-1984), où l'approche résolument intime et acoustique, en plus de servir idéalement les mélodies, opère une véritable réconciliation entre le Pat des uns et des autres. C'est l'évidence: le gars a presque toujours enregistré de beaux airs, que l'on redécouvre avec un vrai bonheur. Dans leurs nouveaux habits de fibre naturelle — guitare acoustique, accordéon, contrebasse —, ces succès tant radiomartelés qui ont pour titres *Mon cœur est à toi, Papillon, C'est la saison (Let Your Love Flow, des Bellamy Brothers, en 1976)*, semblent s'extraire de leur passé comme au-

SIMPLEMENT
PATRICK NORMAN

VITRINE DU DISQUE



tant de fleurs fraîchement écloses. Tout est beau, tout est réussi, y compris les duos avec Judi Richards (*Let's Try Once Again*) et Laurence Jalbert (*Qui est gagnant?*). Seul le méga-tube *Quand on est amour*, redonné avec tout un tas d'artistes invités et un chœur intempêtif, gâche un peu l'ambiance, sous prétexte de célébration (20 ans plus tard...). Autrement, c'est magnifique. Foi de matante.

Sylvain Cormier

ROCK

N'ÉCOUTEZ PAS

Le Fly Pan Am
(Constellation)

D'un album à l'autre, Le Fly Pan Am n'hésite jamais à remettre en question les bases d'un rock disparate et singulier. Toujours aussi avant-gardiste, le groupe montréalais démarce avec pertinence un certain héritage (issu du *krautrock* comme de la *no-wave*) afin de mieux surprendre tout au long de *N'écoutez pas*. Denses et chaotiques, ces nouvelles pièces s'entrechoquent sans la moindre hésitation. Avec l'aide de musiciens tels Tim Hecker et Alexandre Saint-Onge, le quintette intègre les voix, la dissonance, des sons abstraits ainsi qu'une tension métronomique dans le but ultime de créer une bande-son à l'image d'une époque décidément confuse. Moins cérébral qu'à ses débuts, Le Fly Pan Am s'oriente plus que jamais vers une musique aussi décapante que dégoûtée. *Autant zig-zag* de même que *Très très rétro* s'amuse à déconstruire les règles implicites de la pop avec une audace réelle.

Toujours aussi saccageuse, cette formation ne se gêne pas pour livrer son album le plus complexe à ce jour. En spectacle le 16 octobre à Montréal, à la Sala Rossa.

David Cantin

ELECTRONIQUE

MAJMAR - THE REMIXED
ALBUM PART ONEToires
(STATIK)

La musique, tout comme la cuisine, souffre parfois de l'abus d'ingrédients trop prévisibles assemblés selon une recette tout aussi convenue visant à satisfaire les papilles du plus grand nombre. L'écueil est à certains endroits difficile à éviter et Toires — connu de l'état civil français sous le nom de Florian Sérriot — en apporte une nouvelle fois la preuve avec sa dernière création, baptisée *Majmar - The Remixed Album Part One*.

Pur produit commercial à saveur électro-ethnique, *Majmar* (nom donné à un ustensile de cuisine marocain) risque donc de laisser l'amateur de musique binaire sur sa faim. Un peu à cause de ses rythmes ethno-pop éculés sur lesquels s'incrustent des chants arabes et des voix sensuelles susurrant des mots en espagnol, ou encore en raison des tonalités d'ensemble qui tendent à créer un univers certes électro, mais que les adeptes de la musique new age ne devraient pas détester. L'assemblage sonore peut également très bien s'insérer dans des soirées dansantes de clubs de vacances tout compris. Avec une ombre au tableau, le «Part One» du titre implique nécessairement un deuxième volume... à venir. Dommage.

Fabien Deglise

BREAKFAST INCLUDED

Gringo Grinder
(STATIK)

À quoi bon inscrire la musique électronique dans l'air du temps quand on peut très bien s'inspirer du travail des anciens pour tenter de faire aussi bien qu'eux? Cette question, le Canadien Sidney Sheldon

LeRock se l'est sans doute posée en déménageant ses pénates à Cologne, en Allemagne, mecqde de l'électro du bon vieux temps, pour y produire son premier album. Et de toute évidence, il n'a guère pris de temps à trouver la réponse.

Le résultat de son questionnement se distille, lui, sur les 12 pièces de *Breakfast Included*, qui dès le premier contact induit un commentaire évident: c'est répétitif, c'est répétitif, c'est répétitif... mais c'est bon.

Exit donc les lignes mélodiques du nu-jazz et d'autres compilations de bars branchés, l'homme derrière Gringo Grinder ouvre très vite son jeu avec une musique électronique à l'arrière-goût des années 70 et 80 qui se promène entre électro-pop allemande, robot-pop et techno-pop sans pour autant déplaire. Et l'on s'offre alors, d'*Over Easy à Be My Bacon* en passant par *Dirty Deeds* et *Silent Silhouettes*, un petit voyage dans le temps. Voyage où résonne le *Radioactivity* de Kraftwerk, le *Planet Rock* d'Afrika Bambaataa, le *It's Automatic* de Freestyle ou encore le *Jam On It* de Newcleus. Forcément, l'œuvre ne révolutionne pas le genre. Mais elle a le mérite d'induire un peu de nostalgie chez celui ou celle qui s'y frotte.

F. D.

COSMOS, VOLUME 2

Artistes variés
(Select)

Il va falloir revisiter ses préjugés. La ville de Québec peut produire bien plus que des manifestations pour la liberté d'expression, des émissions radiophoniques étranges et des campagnes de salissage médiatique. Oh que oui!

Mieux, la ville que l'on aime qualifier de «grand village» arrive même de temps en temps à très bien composer avec l'univers cosmopolite des grandes métropoles du globe. Pour une deuxième fois d'ailleurs, comme en témoigne cette compilation électro du restaurant-bar branché de l'endroit, le Cosmos Café.

Sous la houlette de Mister Smith, le point de rencontre du Québec à la page affiche donc une nouvelle fois ses couleurs sonores, comme d'autres le font à Montréal, à Paris, à Londres et à New York. Avec un programme qui ne surprend guère mais qui s'ancre parfaitement dans son époque.

L'ensemble est rythmé, nu-jazz et pop à la fois avec la présence d'Hagen, de Sylvie Desgrosseillers, de Brother K ou de Coco Thompson qui prêtent leurs voix aux créations sonores assemblées par l'artiste des tables tournantes. Le tout pour construire l'image d'un restaurant branché installé sur Grande Allée mais qui pourrait très bien, à en juger par le manque de créativité, avoir pignon sur rue à Chicago, à Genève, à San Francisco ou à Berlin.

F. D.

CLASSIQUE

BACH

«Tilge, Höchster, meine Sünden», Psaume 51 d'après le Stabat Mater de Pergolèse. Cantate «Ich habe genug». Karina Gauvin (soprano), Daniel Taylor (contre-ténor), Les Violons du Roy, direction: Bernard Labadie. ATMA ACD 2 2343.

On attendait impatiemment le premier disque des Violons du Roy chez ATMA, prévu le 5 octobre. Il devait également être le premier SACD multicanal d'un label classique canadien. La technologie en a décidé autrement, et, à la suite des problèmes de fabrication du SACD, voici ce *Psaume 51*, décalqué par Bach (avec quelques adaptations musicales harmoniques et un nouveau texte) du fameux *Stabat Mater* de Pergolèse, en CD seulement. Les amateurs de musique en multicanal devront attendre jusqu'en janvier.

Longtemps ignoré, le *Psaume 51* a figuré, ces cinq dernières années, sur plusieurs disques, au moins trois avant celui-ci. Je ne connais pas celui de Martin Gester, destiné à promouvoir en France les labels indépendants et qui n'a pas été exporté. Par contre, je suis revenu avec intérêt à ceux de Thomas Hengelbrock (DHM) et Diego Fasolis (Arts). L'enregistrement de Bernard Labadie, Karina Gauvin et Daniel Taylor est avant tout lumineux. Il y a évidemment le diapason, plus haut, mais aussi les couleurs plus claires, la tendre imbrication des voix et le côté presque émerveillé de l'interprétation. Cette approche me semble nettement plus fine que celle de Fasolis, jouant sur l'opposition de deux voix féminines (Nancy Argenta et Guillemette Laurens) et sur une accentuation très dure (très *Stabat Mater*) de la trame orchestrale. Par contre, je ne retrouve pas tout à fait l'éloquence du mot, la différenciation des couleurs et le fruité du disque Maya Boog, Michael Chance et Thomas Hengelbrock. Cela dit, complété par une lecture solaire et sobre (pourquoi pas?), de la célèbre cantate «Ich habe genug», et splendidement enregistré, ce disque sera assurément l'une des parutions québécoises majeures de la saison.

Christophe Huss